

femmes, que la faiblesse, la terreur ou les graves blessures ne condamnaient point à être suffoqués, s'élançèrent avec l'énergie du désespoir contre les Iroquois ; ceux-ci n'eurent point de peine à vaincre, mais là encore, ils perdirent quelques-uns des leurs et eurent plusieurs blessés.

Tous les Micmacs, sans distinction d'âge et de sexe, périrent, étouffés dans la caverne ou massacrés par les Iroquois. Leurs cadavres, mutilés et privés de chevelures, restèrent là pour être la pâture des renards et des corbeaux, sur l'étroite rive et dans le creux de ce rocher qui reçut de cet événement le nom d'*Ilet au Massacre* qu'il conserve encore aujourd'hui.

## V

## LE RETOUR

Au fond, les Iroquois n'étaient qu'à demi satisfaits du résultat de cette expédition. Ils avaient cru surprendre une bourgade sans défense, comme cela leur arrivait si souvent, et ils avaient rencontré une résistance obstinée. Leurs pertes, du reste, étaient considérables : vingt des leurs étaient morts ou mourants ; ils en avaient de plus une trentaine de blessés, dont plusieurs grièvement. Soixante hommes seulement restaient parfaitement valides, sur cent guerriers qu'ils étaient à leur arrivée, et on était loin, bien loin du pays natal. On employa le reste de ce jour et la journée suivante à se reposer, tout en faisant les préparatifs du retour.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Iroquois au Bic ; le matin du quatrième, ils reprirent le chemin de la Bouabouscache, comptant bien terminer là leur expédition et revoir bientôt les bois, les rivières et les lacs du pays d'Agné.

La forêt était tranquille ; nulle trace d'ennemi ne se laissait voir, et les Iroquois se croyaient bien assurés d'avoir détruit toute la population de cette partie du territoire micmac. A mesure qu'ils avançaient leur assurance redoublait, comme il arrive toujours, surtout aux sauvages, si peu prévoyants dans la pratique habituelle de la vie.

Dans la matinée du jour où l'on devait atteindre les bords de la Bouabouscache, les Iroquois se partagèrent en deux troupes, afin de hâter les procédés du voyage. Trente hommes, les plus dispos et les plus vigoureux, prirent les devants pour aller quêrir les canots et préparer le campement du soir ; les cinquante autres, blessés et porteurs, restèrent en arrière, marchant plus lentement.

\*.\*

C'est ici le moment de parler d'un autre retour, celui des deux messagers micmacs, expédiés vers les Maléchites, cinq jours auparavant. Ils avaient heureusement et promptement accompli leur mission, et, la veille au matin, étaient arrivés vers leurs gens, accompagnés de vingt-cinq guerriers maléchites. Ils étaient donc là trente hommes... C'était peu : mais tous frais, alertes, parfaitement instruits des lieux, et connaissant les forces de leurs ennemis.

D'ailleurs, les trois Micmacs restés à la Bouabouscache n'étaient point demeurés inactifs après avoir détruit, sans altérer l'aspect extérieur des lieux, les canots et les provisions des Iroquois, ils avaient battu le pays voisin, ménagé des embuscades et préparé des sentiers dérobés de retraite. Aussitôt après l'arrivée des alliés, un petit nombre d'entre eux avait pris la route du Bic, en suivant des chemins détournés et parfaitement connus des guides micmacs,

pour aller attendre les Iroquois au retour, épier leurs démarches et se mettre au fait de l'état actuel de leurs forces.

Le reste des trente apprenaient, des deux Micmacs restés avec eux, tout ce qu'il importait de savoir sur la situation et mûrissaient les projets d'attaque.

Les éclaireurs revinrent vers leurs amis de bonne heure dans l'après-midi du lendemain ; c'est à dire plusieurs heures avant le retour à la Bouabouscache. Ils apportaient un compte exact du nombre total des ennemis, du chiffre des blessés, de l'ordre de marche et du partage de la troupe en deux bandes ; d'où l'on conclut avec certitude, que les Iroquois avaient l'intention de venir, ce jour-là même, retirer les canots de leur cachette.

Pendant que ceci se passait chez les alliés, les deux troupes Iroquoises s'approchaient de la rivière, à environ deux heures de marche de distance l'une de l'autre, sans se douter le moins du monde que quelqu'un s'occupait d'eux, au sein de cette forêt en apparence si calme.

## VI

## LA VENGEANCE

Vers la mi-relevée, l'avant-garde des Iroquois s'était engagée dans le gué de rocailles de la Bouabouscache.

Après avoir traversé la rivière, ils s'étaient avancés, comme la première fois, dans l'eau, le long de la berge sud du courant. Arrivés vis-à-vis de l'endroit où étaient leurs canots, ils avaient pénétré dans le bois ; déjà ils allaient saisir les premiers branchages qui obstruaient l'abord de leur *cache*, lorsque, tout à coup, une grêle de flèches, sortant presque à bout portant et de tous les côtés des fourrés voisins, porta dans leurs rangs la consternation et la mort. L'attaque était si subite, si imprévue, la position des Iroquois était si mauvaise, ils se sentaient en ce moment si faibles, que, saisis de panique, ils lâchèrent pied et se mirent à fuir en désordre, retournant sur leurs pas, par la route difficile qu'ils venaient de parcourir.

Les alliés, profitant de cet avantage décidé, les suivirent, la hache dans le dos, jusqu'au gué où ils s'arrêtèrent ; car là ils entendirent le cri de guerre des Iroquois de la seconde bande, qui répondait déjà aux cris de terreur des fuyards.

Le parti micmac-maléchite recueillit dix chevelures, de ce premier succès, qui ne lui avait pas coûté un seul homme et qui augmentait de plus le nombre des blessés parmi les Iroquois. Ceux-ci, une fois réunis sur la rive nord de la Bouabouscache, tinrent un court conseil ; car il n'y avait pas de temps à perdre.

\*.\*

La situation était affreuse. La troupe ne comptait plus que soixante dix hommes, dont la moitié étaient atteints de blessures plus ou moins graves ! On ne connaissait rien du nombre ni des moyens de l'ennemi. On n'avait plus de canots !... Il aurait fallu n'être pas sauvage, pour en douter un instant. Les provisions emportées pour le voyage du Bic, étaient à peu près épuisées. Il était probable que la *cache* aux approvisionnements avait subi le même sort que la *cache* des embarcations. Il était également probable qu'une embuscade avait été aussi dressée là !

Mais il n'y avait point à choisir : le seul espoir du moment reposait sur la conservation possible des provisions ; il fallait profiter des deux heures de jour qui restaient pour aller arracher à l'ennemi, s'il en était

temps encore, le seul moyen assuré d'existence dans ces tristes conjonctures.

On pensait avoir à livrer un combat à mort, on s'y attendait même comme une chose certaine. Il fallait donc aller en force préparés à toute éventualité.

Tous les hommes encore capables de combattre, au nombre de cinquante, devaient faire partie de l'expédition : les vingt autres, tous sérieusement blessés, restaient au campement dont ils devaient commencer les petits travaux.

La *cache* aux provisions était située à une demi-heure de marche et sur la rive nord qu'on occupait en ce moment. Elle se trouvait placée sur une pointe formée par un détour subit et demi-circulaire de la rivière ; cette pointe était basse et couverte d'une anaïe touffue ; mais, dans le voisinage, la forêt était formée par un de ces grands bois clairs qu'on appelle des *fonds d'armes*.

La première fois, les Iroquois y avaient abordé en canot ; mais ils avaient pris une exacte connaissance des lieux et marqué des *amêts* ; ils ne pouvaient se méprendre de ce côté-là. Prenant à travers les bois, en suivant le cours de l'eau, ils marchèrent avec toutes sortes de précautions, furetant de l'œil et de la main toutes les broussailles. Parvenus à leur *cache*, ils ne trouvèrent point d'ennemis, bien qu'ils pussent examiner les travaux assez considérables d'une embuscade parfaitement dressée... Il n'y avait pas de provisions ; il n'en restait pas même de vestiges, non plus que des bagages de guerre qu'on avait en même temps déposés dans ce lieu.

Les Iroquois regardent, examinent, puis examinent encore, comme dans l'impuissance de se pouvoir convaincre de l'épouvantable vérité. Enfin, ils reprennent, tristes et désolés, la route de leur campement.

\*.\*

Il commençait à *brunir*, et déjà ils apercevaient, à travers les grands arbres, au-dessus des taillis, le reflet des feux allumés par leurs gens (1), lorsque, d'un *embarras* (2), en forme de *haie de chasse*, qu'ils n'avaient point observé au départ, sortit un cri de mort avec une nouvelle volée de flèches, immédiatement suivi de ce bruit que font des hommes ou des animaux fuyant à toute vitesse à travers la forêt.

Les Iroquois s'élançèrent à la poursuite ; mais, retardés par les embarras, ils sentirent bientôt que la chose était inutile et, se ralliant, ils continuèrent leur marche vers les feux du camp.

Encore des blessés !... Toujours cet ennemi insaisissable ; invisible !... Des embûches qu'on ne soupçonnait même pas !... Ce n'était plus une guerre : c'était une chasse !

On arrive enfin !... Mais quel horrible spectacle éclairent les feux dont on a vu de loin la lueur ! Il ne reste pas un homme vivant des vingt blessés laissés là, deux heures auparavant ! Des vingt cadavres qui gisent en ce moment sur la terre, à la lumière blafarde des brasiers, pas un ne garde sa chevelure !

Les Iroquois se tordent dans des accès indicibles de rage et de désespoir... et ne reviennent à eux-mêmes que pour constater le fait que le peu de provisions, tous les ustensiles et les petits bagages laissés au camp ont été détruits ou enlevés !

J. C. TACHÉ.

(A suivre)

(1) Champlain, décrivant sa première expédition contre les Iroquois dit, que les sauvages en marche de guerre n'allumaient point de feu, cela doit s'entendre de partés voulant faire surprise ou se soustraire à la découverte ; mais lorsqu'ils se voyaient observés, ils allumaient du feu pour éclairer leurs gardes et diminuer les dangers de la nuit.

(2) Ce mot, dans le langage des bois, signifie des entassements d'arbres et de branches, faits pour obstruer le passage.